

La Vague

Gustave Courbet (1819-1877)

Huile sur toile, 71 x 116 cm, 1869. Achat ville 2003.



Gustave Courbet, *La Vague*, 1869.
Huile sur toile, 89,5 x 134,3 cm © 2011 MuMa Le Havre / Charles Maslard

L'œuvre devant soi

Mer et ciel occupent une surface équivalente sur la toile. En bas, une mince bande évoque la grève, sur laquelle sont posées deux barques semblables, l'une plus petite que l'autre. Ces embarcations amorcent une grande oblique qui traverse le tableau, en passant par la crête de la vague et la voile au milieu des flots. Cette ligne de construction suggère une échappée dans la profondeur, que contrebalance le traitement des surfaces. Le premier plan sombre semble s'enfoncer, alors que les plans de l'eau et du ciel s'imposent comme des murs, coïncidant avec la surface de la toile. Le coin de ciel bleu est traité en aplat, les nuages de plomb sont énergiquement brossés, comme les barques. Par contre, plage et mer sont maçonnées au couteau. De près l'œil se perd dans un chaos de matière. Avec recul, de ce magma sans forme émerge la fine écume de la terre verte des flots. Georges Riat évoque bien ce passage du liquide au minéral dans la langue précieuse du début de siècle : « Sous le ciel sombre, la mer se soulève furieuse, et déferle en une vague énorme qui s'incarne et retombe irisée de perles, d'émeraude, d'améthystes, de saphirs et de topazes. » (*Gustave Courbet peintre*, 1906).

EN DÉTAIL

« En 1869, il avait peint des vagues en poing fermé, sur une mer cimentée, qui n'était qu'un pugilat colérique avec le temps. Courbet a médusé la vague, il en a fait une falaise, parce que certains jours, les vraies vagues... par ce que les vraies vagues ressassent la beauté frêle de ce qui vient et meurt, et qu'on est pas toujours capable de le supporter. »
David Bosc, *La claire fontaine*, 2013

L'œuvre dans celle de l'artiste

Courbet aborde le paysage par le corps. Il boit l'eau de la vallée d'Ornans, en touche les falaises. Ses *Sources de la Loue* (1863-64) ne sont guère moins érotiques que son *Origine du monde* (1866). Quand il arrive en 1869 à Étretat, il se baigne sans modération au point d'être surnommé par les pêcheurs *le phoque*. La nature est pour lui une entité féminine à laquelle il se confronte, qu'il caresse, dans laquelle il s'immerge. Il a découvert la mer une quinzaine d'années auparavant, quand son mécène Alfred Bruyas (1821-1877) l'invite sur les rivages de la Méditerranée. Dans *Le Bord de mer à Palavas* (1854) conservé au musée Fabre, il s'y représente saluant l'horizon. La version du MuMa est plus dépouillée : Courbet rend l'étendue, sans l'artifice de la profondeur, avec les seuls composants concrets de la peinture : la touche, la couleur, la matière.

La matérialité de la peinture va de pair pour Courbet avec

la vision directe des choses. Mais au cœur de la manifestation visible du monde, il loge l'invisible. Mickael Fried insiste sur les figures retirées dans leur intériorité dans son œuvre. Dans *L'Atelier* (1855) les figurants et les regardeurs du tableau sont aimantés par le centre, sans remarquer la femme tout à droite qui fixe un point à la fois hors et au ras de la représentation.

L'œuvre dans son époque

À la charnière du XIX^e siècle, Courbet introduit la réalité prosaïque dans la grande peinture (*L'Enterrement à Ornans*, 1850). Contrairement aux grandes machines romantiques, il évacue tout sentimentalisme et toute imagination. Le terme de réalisme s'est imposé, sans qu'il soit bien défini par le peintre, qui s'efforce de restituer le monde présent et contingent qui s'offre à lui. Ce qui le pousse à aborder les réalités sociales (*Les Casseurs de pierres*, 1849) et à bousculer l'idée du beau (*Les Baigneuses*, 1853). Quand il peint à côté de Monet (1840-1926) à Étretat en 1869, il a sûrement en tête les marines du photographe Gustave Le Gray (1820-1884) qui fixent et composent l'instant. Courbet retient dans ses *Vagues* le moment qui précède l'éboulement. La fin de l'Empire, la chute de la Commune, sa ruine et son exil.

BIBLIOGRAPHIE

- *Vagues, autour des Paysages de mer* de Gustave Courbet, Somogy éditions. Musée Malraux, Paris – Le Havre, 2004.
- *Gustave Courbet*, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris, 2007.
- *Le Journal de Courbet*, Thomas Schlessler, Hazan, Paris, 2007.
- *Le Réalisme de Courbet*, Mickael Fried, Gallimard, Paris, 1993.

PISTES DE TRAVAIL

- Peindre un verre rempli d'eau avec un couteau et sans eau.
- Comparer le tableau de Courbet avec *La Grande vague*, Sète de Gustave Le Gray et questionner la relation entre peinture et photographie.
- Restituer en peinture le ciel, la mer et la terre, pour composer un paysage.

Construire le musée imaginaire

« *Il y a aussi et surtout des vagues, des vagues nettes, des vagues floues, des vagues vagues.* »

Georges Boudaille, *G. Courbet*, 1981



Hokusai Katsushika (1760-1849), *Mille Images de l'océan (Chie no umi)*, *Chôshi dans la province de Shimosa (Sôshû Chôshi)*. Série : *Mille Images de l'océan (Chie no umi)*.

Dates : 1832-1834. Éditeur : Moriya Jihei. E01852. Localisation : Paris, musée Guimet - musée national des Arts asiatiques. Photo © RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Thierry Ollivier